

tous deux relevé la présence des lettres γε, dues à une deuxième main, dans la marge droite du papyrus à la hauteur de ce vers, ce dont rend compte à nouveau l'apparat d'A. Fries. Je ne crois pas qu'il s'agisse là d'une variante (la particule γε ferait violence au mètre), mais plutôt de l'amorce d'une glose. La photographie montre que le papyrus est brisé immédiatement après γε. La marge était peut-être plus large à l'origine ; je croirais volontiers que la deuxième main avait tracé une lettre supplémentaire, soit γε[ω-], pour signifier que la forme γαπovεῖν est équivalente à γεωπovεῖν. A. Fries explique (p. VII) que le projet dont est issu son livre s'inspire d'un séminaire animé à Oxford il y a une quinzaine d'années par le regretté M. West, dont les travaux sont abondamment mis à profit dans le commentaire. Le volume est d'ailleurs dédié, "with a sense of privilege and gratitude", à M. West et à son épouse.

Alain MARTIN

Bernd SEIDENSTICKER, Adrian STÄHLI & Antje WESSELS (Ed.), *Der Neue Poseidipp*. Text – Übersetzung – Kommentar, Griechisch und deutsch. Darmstadt, WBG, 2015. 1 vol. 16,5 x 24 cm, 442 p., 2 ill. n/b. (TEXTE ZUR FORSCHUNG, 108). Prix : 59,95 € (relié). ISBN 978-3-534-24356-3.

Ce volume est le résultat des recherches et discussions des ateliers organisés par le centre de recherche *Ästhetische Erfahrung im Zeichen der Entgrenzung der Künste* de la Freie Universität Berlin. Il s'agit d'une collaboration de douze auteurs (présentés en fin de volume p. 441-442) dont trois sont aussi les éditeurs scientifiques du volume. Après l'*editio princeps* de G. Bastianini et C. Gallazzi en 2001 et l'*editio minor* de G. Bastianini et C. Austin en 2002, la communauté scientifique a connu une grande effervescence autour de cette découverte et les travaux, d'ampleur variable, se sont multipliés pour améliorer le texte des 112 nouvelles épigrammes de Posidippe mises au jour et pour comprendre les tenants et aboutissants d'une découverte qui a produit une petite révolution dans la connaissance de la poésie hellénistique du III^e siècle avant J.-C. Depuis les volumes *Labored in Papyrus Leaves* dirigé par B. Acosta-Hughes, E. Kosmetatou, M. Baumbach (Cambridge Ma. – Londres, 2004) et *The New Posidippus. A Hellenistic Poetry Book*, dirigé par K. Gutzwiller (Oxford, 2005), c'est un nouveau volume collectif d'ampleur sur la collection d'épigrammes, mais à la différence des précédents ouvrages, il s'agit ici surtout d'un commentaire linéaire sur le texte, ce qui n'avait pas encore été proposé. L'introduction signée par les éditeurs scientifiques du volume fait une rapide mise au point sur la production épigrammatique de Posidippe, et sur l'apparition du nouveau papyrus qui ne livre aucune épigramme érotique ou symposiaque contrairement à l'essentiel de ce que nous connaissions jusque-là du poète de Pella. Le nouveau recueil offre une certaine proximité en revanche avec la poésie didactique tout en instaurant des jeux savants avec la tradition épigrammatique en mettant en place notamment de nouveaux sous-genres parmi les formes canoniques de l'épigramme funéraire ou de l'épigramme dédicatoire et en offrant une nouvelle vision de la poésie de cour. L'introduction rappelle aussi un certain nombre de questions qui ne peuvent que rester sans réponse ou ne peuvent que recevoir des réponses partielles ou temporaires : le recueil est-il l'œuvre de Posidippe ou d'un éditeur autonome ? En l'absence de tout nom d'auteur

dans le recueil, doit-on considérer que toutes les épigrammes sont du même auteur, à savoir Posidippe que l'on identifie par le fait que les épigrammes 15 et 65 de la collection étaient déjà connues par ailleurs et attribuées à cet auteur ? Le recueil proposait-il une édition complète des épigrammes de Posidippe ou seulement un choix ? La seule certitude que l'on puisse avoir est que nous avons là le plus ancien recueil d'épigrammes de l'Antiquité. L'ouvrage est ensuite divisé en autant de parties qu'il y a de sections dans le papyrus de Milan, à savoir : *Lithika* (p. 19-111), *Oionoskopia* (p. 113-153), *Anathematika* (p. 155-182), *Epitymbia* (p. 183-246), *Andriantopoiika* (p. 247-281), *Hippika* (p. 283-317), *Nauagika* (p. 319-342), *Iamatika* (p. 343-374), *Tropoi* (p. 375-391) et la dernière brève section sans titre (p. 393-394). Chaque partie est confiée à la rédaction d'un auteur, à l'exception de la deuxième confiée à deux auteurs et de la quatrième qui est divisée entre quatre auteurs. Chaque partie est composée de la même façon : elle s'ouvre par une introduction de quelques pages qui rappelle le contexte littéraire et générique de la forme épigrammatique concernée, s'interroge sur le titre donné à la section dans le papyrus, sur l'organisation des épigrammes au sein de la section, sur les éventuelles particularités linguistiques, sur les motifs littéraires particuliers à ladite section. Puis chaque épigramme est commentée de manière linéaire : après une brève phrase d'introduction, le texte grec du papyrus est donné dans un état initial avec un appareil critique, et accompagné d'une double numérotation, à gauche une numérotation suivie qui suit l'ensemble du texte du papyrus colonne par colonne et à droite une numérotation propre à l'épigramme qui sera ensuite reprise pour le commentaire. Une première traduction est fournie de cet état premier du texte. Suit le commentaire linéaire proprement dit qui s'efforce surtout de préciser le texte et de résoudre les difficultés de compréhension du texte fourni. Enfin, lorsque c'est possible ou nécessaire (c'est-à-dire lorsque le texte n'est pas trop lacuneux ou lorsque inversement il n'est pas déjà complet), ce commentaire est suivi d'une proposition de reconstruction plus ou moins complète du texte de l'épigramme accompagnée d'une nouvelle traduction et d'un commentaire cette fois plus global sur le sens du poème. La richesse du commentaire empêche d'en rendre compte de manière exhaustive. On se contentera de quelques remarques par section. Dans la première partie, A.-M. Gasser souligne avec raison l'importance de l'organisation des différents poèmes de la section, et des motifs qui se répètent avec variation d'un poème à l'autre, ainsi que la valeur métopoétique que présente ce premier ensemble dans le cadre d'une réflexion générale sur la production et la réception de l'épigramme. Dans la deuxième partie, M. Baumbach insiste sur la nouveauté de la thématique de la mantique dans le genre épigrammatique, qui serait une marque de Posidippe pour élargir et renouveler les limites du genre. La section suivante au contraire s'inscrit dans la vaste tradition des épigrammes dédicatoires, mais la longueur de la section avec seulement 38 vers surprend par rapport à l'horizon d'attente du lecteur : A. Wessels et A. Stähli proposent d'expliquer cette brièveté par le fait que la forme dédicatoire n'est pas limitée à cette seule section, mais trouve d'autres variations dans les autres parties du recueil. La dernière épigramme, jouant sur une anecdote concernant la mort d'Eschyle, pourrait servir de lien avec la section suivante qui concerne un autre sous-genre également très développé dans la production épigrammatique, à savoir l'épigramme funéraire, et qui correspond au livre VII de l'*Anthologie Palatine* (dont le titre est également repris). Les auteurs (A. Petrovic,

B. Seidensticker, F. Angio et S. Bär) remarquent que 17 des 20 épigrammes de cette section concernent des femmes : ils s'interrogent sur la raison de ce quasi-monopole qui pourrait être l'indice que le destinataire du recueil est une femme ou l'expression d'une recherche d'originalité poétique de la part de Posidippe. Dans la cinquième section qui concerne des épigrammes ecphrastiques dont la production se développe à l'époque hellénistique, B. Seidensticker insiste sur le caractère particulièrement soigné de l'organisation de la section qui fait apparaître deux sous-groupes, l'un centré sur Lysippe, l'autre sur Myron, ainsi que sur les reprises thématiques et les effets de contraste entre les différents poèmes. Pour M. Hose, l'organisation de la section des *Hippika* serait beaucoup moins claire, mais l'intérêt de cette section pourrait consister dans l'importance accordée à la maison royale ptolémaïque, et aux variations multiples qui concernent la voix du locuteur, les différents lieux des Jeux concernés et le changement de dialecte avec le choix du dorien pour les poèmes olympiques. E. M. Mateo Decabo remarque ensuite que les *Nauagika* constituent une sous-catégorie par rapport à la quatrième section du recueil ; elle se demande pourquoi cette section ne réunit pas toutes les pièces de Posidippe sur les naufrages puisque l'épigramme *AP* 7. 267 ne fait pas partie de la série ; Posidippe aurait ici repris un *topos* établi de son époque, à moins que ce ne soit lui-même qui l'établisse dans une recherche constante d'originalité poétique. Pour la huitième section, I. Männlein-Robert rappelle que le terme *ἰαματικόν* qui sert pour le titre connaît ici son premier emploi ; elle établit pour ce sous-genre épigrammatique un parallèle avec les stèles inscrites évoquées par Pausanias qui évoquent des guérisons à Épidaure, que Posidippe s'efforceraient de transposer dans la forme voisine de l'épigramme avec pour originalités, par rapport à ce modèle épigraphique, à la fois la brièveté du poème et la recherche de la pointe ; cette section serait particulièrement représentative des innovations que Posidippe apporte au genre épigrammatique et l'on peut noter les excellentes interprétations proposées pour les épigrammes 95 et 101, respectivement aux p. 354-356 et 372-374. La dernière section complète, celle des *Tropoi*, relève du sous-genre de l'épigramme funéraire, mais les épigrammes ici réunies se distinguent de la quatrième section, pour M. Baumbach, selon le principe esthétique de la *poikilia*. Posidippe chercherait encore à exprimer son goût de l'innovation, ce que peut, parmi d'autres interprétations possibles, suggérer le titre même de la section. Pour la dernière section très lacunaire, B. Seidensticker rappelle sans trancher les différentes options qui ont été suggérées pour son contenu (et qui ne s'excluent d'ailleurs pas nécessairement) : poèmes érotiques, symposiaques, protreptiques ou nautiques. Le volume est complété par plusieurs annexes. La première consiste en la livraison des autres poèmes connus de Posidippe avec leur traduction, numérotés ici de 113 à 142, mais il est dommage que la provenance de ces différents poèmes ne soit pas rappelée. La seconde est une forme de post-scriptum synthétique dû à M. Baumbach et U. Müller, qui analyse les aspects géopoétiques du recueil de Posidippe (p. 411-419) en insistant plus particulièrement sur les sections des *Lithika*, *Hippika* ainsi que *Nauagika* et *Tropoi*. L'analyse, qui s'appuie sur le concept de K. White, est souvent plus descriptive des mentions géographiques que réellement problématique et théorisante, mais offre au moins certaines ouvertures intéressantes. Aucune justification n'est donnée à ce développement conclusif, ni au choix de l'ouverture géopoétique proposée qui ne peut que faire regretter que les approches narratologiques, les

questions d'énonciation, la dimension politique, l'approche intertextuelle et la théorie poétique n'aient pas fait l'objet d'un traitement systématique dans le commentaire ou dans l'introduction au volume. Si la bibliographie est riche et presque exhaustive (on pourra compléter ici ou là par quelques références données par M. Cuypers dans sa bibliographie hellénistique en ligne : https://sites.google.com/site/hellenistic_bibliography/epigram/posidippus), on ne peut que regretter l'absence de tout index, ce qui est fort dommageable dans un volume écrit par plusieurs auteurs, rend la lecture plus difficile et réduit considérablement l'utilité de l'ouvrage. Christophe CUSSET

Suzanne AMIGUES, *Théophraste. Les causes des phénomènes végétaux*. Tome II. *Livres III et IV*. Texte établi et traduit par S. A. Paris, Les Belles Lettres, 2015. 1 vol. 12,5 x 19 cm, XVI-352 p. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 513). Prix : 45 €. ISBN 978-2-251-00597-3.

L'édition des Livres III et IV des *Causes des phénomènes végétaux* par Suzanne Amigues complète la première partie (Livres I et II) de l'ouvrage de Théophraste que S. Amigues a déjà publiée en 2012 dans la Collection des Universités de France (voir *AC* 83 [2014], p. 248-250). On attendait avec impatience la suite de cette belle édition avec traduction et commentaires : la voici. Ce deuxième volume vient encore enrichir tous les travaux indispensables à qui étudie la botanique antique, que S. Amigues a publiés sur le sujet. Il complète en particulier l'édition que S. Amigues nous a déjà offerte (entre 1988 et 2006) des *Recherches sur les plantes* de Théophraste. Si *Les recherches* s'attachent surtout à décrire les espèces végétales, *Les Causes* sont davantage consacrées à la physiologie des végétaux, à leur croissance, à leur reproduction, à l'influence que l'environnement a sur eux. Les Livres I et II sont tournés vers la physiologie des plantes dans leur milieu sauvage, tandis que les Livres III et IV, qui forment donc aussi un ensemble, traitent des plantes cultivées et s'attachent à décrire les procédés de l'agriculture et leurs effets sur les végétaux. Le Livre III développe en vingt-quatre chapitres les techniques de culture des arbres, de la vigne et des céréales (adaptation aux espèces et aux milieux, préparation et entretien du sol, plantation, soins apportés aux végétaux), tandis que le Livre IV s'intéresse plus particulièrement aux graines (reproduction, germination et croissance des végétaux, conservation des graines). Comme pour mieux marquer le lien qui unit les Livres I et II traitant des végétaux à l'état de nature et les Livres III et IV sur les pratiques culturelles, S. Amigues ne propose pas d'introduction à cette deuxième partie, précise avec raison qu'elle n'est pas nécessaire et renvoie à celle du premier volet. En revanche, un sommaire très clair et très utile, placé au début de l'ouvrage, décrit le contenu des deux livres de Théophraste. Avec ces Livres III et IV, Théophraste dit lui-même, comme le traduit S. Amigues, « qu'il passe des plantes à l'état de nature, à celles que transforme l'art » (III, 1, 1). Il expose ainsi en toute logique les conditions, les caractéristiques et les difficultés de cette transformation de la plante par l'homme, en expliquant par exemple que certaines plantes, comme les plantes médicinales, ne profitent pas de la culture, et s'affaiblissent. S. Amigues rappelle avec raison que cette idée est très présente chez Théophraste. On peut ajouter qu'elle l'est aussi dans de nombreux traités antiques s'intéressant aux plantes médicinales qui vantent l'efficacité particulière des